

EINZLKIND

# Harold

roman traduit de l'allemand  
par Isabelle Liber

*ACTES SUD*

*pour Katja*

## JEUDI

Harold s'était dit qu'après la mort de sa mère, il hériterait de la villa et se pendrait deux fois par semaine dans le hall d'entrée. Il n'avait jamais réfléchi plus loin. À la mort de sa mère, il y avait une montagne de dettes à régler et si oncle Derringham, tel un chevalier sans peur, n'avait pas fait sienne toute la pape-rasse, Dieu seul sait ce qu'il serait advenu d'Harold. Fort heureusement, oncle Derringham avait pu faire mettre à son seul nom l'immeuble de la Goldborne Road et y installer Harold, qui occupait désormais à prix d'ami un appartement en rez-de-chaussée. Avec le temps, Harold a appris à apprécier cette sécurité, ce retranchement et le côté éternel de la chose, parfois même l'harmonie avec son être profond et le badge, épinglé à son tablier, sur lequel est écrit : *Je m'appelle Harold. Que puis-je faire pour vous ?*

Il n'y a pas grand-chose qu'Harold puisse faire pour les gens. Les gens n'attendent d'ailleurs pas grand-chose de lui et, en un jour pareil, le temps assombrit de toute façon leur humeur, avec tous ces éclairs venus du ciel qui s'abattent sur la terre et tuent des arbres. Du moins à en juger par le bruit. Ici, en bas, on ne voit rien. Il n'y a pas de fenêtre. Il en a toujours été ainsi et personne ne saurait s'attendre

à autre chose en allant s'enfoncer dans les profondeurs souterraines. La lumière artificielle tombe en cascades du plafond, inonde les allées, se reflète et se décompose, brillant faiblement dans certains coins et jetant ailleurs des éclats surnaturels. Les animaux s'en fichent, eux, ils ne voient plus le jour. Pourtant, le cochon a toujours ses deux yeux. Ils luisent d'un éclat sombre dans sa face rosée. Il a vraiment l'air en pleine forme, on pourrait presque croire qu'il est encore en vie, mais comme il n'a plus de corps, ça ne se peut pas. Le corps est coupé en petits morceaux, en tranches fines ou encore haché menu. Le tout doit être joli, frais et d'une couleur franche, mais sans briller : ça inquiète les clients.

S'il le souhaite, Harold est autorisé à prendre l'air pendant la pause de midi. Sortie de service, petit escalier, puis arrière-cour où les déchets se prélassant dans des bennes grises édulcorent les nuages de fumée du personnel en état de dépendance. Dans la mesure du possible, Harold fait en sorte d'éviter ce lieu, non pas à cause des chats errants et des rats qui, sitôt qu'ils se croient seuls, sortent de leurs cachettes pour aller se rassasier des denrées à demi avariées, mais plutôt en raison de la présence du camp adverse, qui répond au nom de Carol.

Carol, du rayon fromages.

À vol d'oiseau, son comptoir n'est qu'à dix mètres de celui d'Harold et, parfois, il lui arrive de porter un ruban rose dans les cheveux, mais ce n'est qu'un faux-semblant, une manœuvre de camouflage de son être profond, de ce que les mots ne permettent pas de décrire et qui, sur le plan du vécu, est indissociable de l'expérience de la douleur. Son regard en direction d'Harold dit très nettement : tueur en

série. Ou, au choix, colon hébreu. Autant de choses qui font peur à Harold. Comme le premier jour, quand elle lui a broyé la main pour le saluer et lui a dit avec un sourire mielleux : “Tu ne tiendras pas une semaine.” Au début, Harold vivait dans l’attente cruelle d’un camion qui écraserait Carol alors qu’elle se rendait à son travail. Maintenant, il sait que, selon toute vraisemblance, ce sera plutôt Carol qui écrasera le camion. Harold ne sait pas pourquoi Carol s’acharne comme ça. Elle a peut-être été violée plusieurs fois quand elle était petite, par son père ou son frère, ou bien par les deux. Et peut-être qu’Harold ressemble à son père ou son frère, ou bien aux deux. Ils n’en ont jamais parlé.

Harold a rendez-vous chez Mr Hopkins dans dix minutes. Carol le sait. Elle a griffonné plus de cinquante post-it qu’elle a collés sur le comptoir, sur les portes des armoires, sur l’évier, les hachoirs, les couteaux et les ciseaux. *Croisons les doigts, merde puissance 13, le temps vient à bout de toutes les blessures.* Elle a posé à côté de la balance une enveloppe rose dans laquelle elle a glissé une photo. Un cliché d’une netteté minutieuse dont les contours, lumineux sans être tranchants, montrent Carol tordant le cou à un pigeon – encore qu’on ne puisse pas vraiment voir si le pigeon était déjà mort avant, mais sans doute pas.

Harold ne sait pas trop ce que lui veut Mr Hopkins, Mr Hopkins préfère d’habitude ne pas parler à ses employés. La dernière fois qu’il a convoqué Harold pour un entretien, c’était il y a sept ans. À l’époque, il avait été question de l’insalubrité des toilettes messieurs, alors source de vives émotions. Quelqu’un avait écrit au feutre noir sur toutes les portes : “J’emmerde les porcs du système.” Certes,

Harold s'était retrouvé dans le peloton de tête des employés dénoncés, mais finalement, il avait donné à Mr Hopkins l'impression qu'il ne pouvait trouver satisfaction dans de telles aventures subversives. Jamais Harold n'avait d'ailleurs réfléchi à tout cela, ni à l'aventure ni aux toilettes en général. S'il pouvait, Harold abolirait toute réflexion, il se contenterait d'être là, sans destin ni hasard, et peu importe que fanent à la fin des chrysanthèmes ou des pensées. Harold n'a jamais compris pourquoi on accordait tant d'importance à des poignées dorées et à un coup de peinture bordeaux. Après tout, la boîte est en bois, et c'est tout.

\*

“Harold, quel est le sens de votre vie?”

Mr Hopkins est un homme de petite taille et de gros appétit, qui peigne sur le côté gauche les cheveux qui lui restent. Derrière son imposant bureau en bois exotique, il a toujours l'air un peu perdu, mais il n'est encore jamais venu à l'idée d'aucun membre du personnel d'interpréter cela comme une faiblesse. Ses yeux bleu pâle expriment l'impatience et ses sourcils froncés d'une manière peu naturelle éveillent chez celui qui les observe, c'est-à-dire chez Harold, un instinct de soumission.

“La vie, mon cher Harold, est pleine de surprises. Bien souvent, ce sont les petits et les grands changements qui font en sorte que la vie prenne enfin la bonne voie. Il arrive qu'on ne comprenne pas tout de suite quelles sont les chances qui en découlent et que si des portes se ferment, c'est pour que d'autres s'ouvrent.”

Harold essaie de se concentrer, de suivre le fil des mots et de leur signification. Posées sur une étagère derrière le bureau de Mr Hopkins, une femme, peut-être la quarantaine, et une petite fille regardent Harold. Elles sont encadrées dans du laiton, elles ne sont ni laides ni jolies, elles se sont apprêtées pour la photo, elles s'appliquent à sourire, mais il faut croire qu'il était encore trop tôt le matin ou que le lait avait tourné.

“Tenez, hier, par exemple, ma femme m'a dit : Harry Hopkins, c'est ce qu'elle a dit, il est temps que tu changes de coiffure.”

Un pigeon niche sur le rebord de la fenêtre, les vitres à double vitrage ne laissent pas passer ses roucoulements, il se nettoie les ailes, jette un regard curieux dans le bureau, mais le grondement sourd du tonnerre détourne son attention au loin. Mr Hopkins tripote le nœud de sa cravate, il fouille dans ses dossiers, il cherche quelque chose, il l'a trouvé, il lève à nouveau les yeux, les nuages crèvent et de grosses gouttes s'abattent sur les vitres.

“Pour en venir au fait, mon cher Harold : hier, vous êtes revenu à votre comptoir dégoulinant de sang de bœuf de la tête aux pieds et avez entrepris de continuer à servir les clients. Je suppose que ce n'est pas vous qui vous êtes versé un seau de sang de bœuf sur la tête, mais quand même : jamais vous n'auriez dû continuer à servir dans cet état. Le bon sens aurait voulu que vous alliez d'abord vous laver!”

Oui, mais Harold n'en avait pas eu le temps. La pause était déjà terminée. Et il est interdit de dépasser le temps imparti pour la pause, les règlements sont très stricts sur ce point, c'est écrit partout, à la

cantine, sur le tableau d'affichage, dans le bureau du personnel et dans les vestiaires.

“J’ai dû répondre aujourd’hui au coup de fil d’une mère.”

Oh.

“Elle a entamé une procédure de plainte.”

Oh.

“Ses deux enfants, sept et neuf ans, ont tout vu.”

Oh.

“Leur état nécessite qu’ils soient suivis par un psychiatre.”

Oh.

“Elle était, disons, pour être poli, très, très remon-  
tée.”

Harold n’est pas certain qu’il s’agisse là des deux enfants d’environ sept et neuf ans qui, en le voyant, ont crié “Waouh! Jason” et exigé un autographe. Comme Harold n’est pas Jason et qu’il ne sait pas *qui* est Jason, il leur a donné une tranche de cervelas, une tranche à chacun. Non seulement c’est autorisé, mais c’est aussi explicitement souhaité, philosophie de l’entreprise oblige.

“Harold, de tels incidents sont inadmissibles pour notre maison. Nos clients font partie de la high society et notre rayon gourmet compte parmi les plus prestigieux de la ville. Nous avons une réputation à défendre et, une fois encore, vous avez poussé le bouchon trop loin.”

Mr Hopkins n’en dit pas plus. Harold ne sait pas trop ce qu’on veut lui signifier par là, mais il ne semble pas qu’une augmentation de salaire soit à l’ordre du jour. L’allusion au bouchon poussé trop loin le laisse tout aussi perplexe. Ce mois-ci, il a été en retard deux fois, la première fois parce que le 23



n'est pas passé, et la deuxième fois pareil. La soupe de poisson fermentée déversée sur son comptoir il y a deux semaines était le fait d'autrui et, à ce jour, on ne connaît toujours pas la coupable, même si Harold a bien une petite idée. Quant à la grenouille vivante qui sautait entre les cuisses de poulet et les morceaux de bœuf argentin, coiffée d'une couronne en plastique doré qu'une personne non identifiée lui avait agrafée sur la tête, elle est, d'un point de vue juridique, à classer dans les cas de force majeure.

Harold éructe discrètement – le menu anatolien de midi lui est resté sur l'estomac – et tente sans en avoir l'air de chasser son haleine chargée d'ail, mais en vain. Mr Hopkins, qui se cale contre son dossier, n'en paraît pas pour autant plus détendu. La conversation prend un tour qu'Harold ne peut plus suivre, il louche par la fenêtre, la pluie redouble de violence et couvre la ville d'un voile gris.

“Harold? Combien de temps cela fait-il maintenant que vous êtes chez nous?” Mr Hopkins parcourt à nouveau les dossiers qui assurent un peu de désordre sur son bureau, l'expression de son visage trahit sa surprise, il lève les yeux : “Dix-sept ans.”

Dix-sept ans, onze mois, trois semaines, quatre jours et trois heures.

“C'est une longue période. Vous n'avez jamais eu envie de passer à autre chose?”

Harold fouille dans sa mémoire. Et n'y trouve rien.

“Harold (Mr Hopkins semble perdre patience), il *est* temps de passer à autre chose.”

Oh.

Si Mr Hopkins était Ingrid Bergman, Harold, comme Humphrey Bogart, demanderait maintenant un cigare. Malheureusement, Harold ne fume

pas. Et Mr Hopkins ne présente pas la moindre ressemblance avec Ingrid Bergman, du moins pas en cet instant précis. La pluie redouble encore de violence, les gouttes frappent maintenant les vitres avec colère comme si elles voulaient les briser, comme si elles étaient incapables de comprendre qu'elles sont condamnées à rester dehors, qu'on ne veut pas d'elles ici. Sans doute parce qu'elles sont mouillées. Mr Hopkins ne s'intéresse pas à la pluie, il tapote le bureau de son index et essaie de rester dans le rythme. Il faut dire qu'à ses heures perdues, il est batteur dans un groupe de dixie avec lequel il aurait presque joué à La Nouvelle-Orléans si l'organisateur n'avait pas été arrêté pour conduite immorale.

“Tout de suite, pour ainsi dire.”

Oh.

Le téléphone sonne. Mr Hopkins décroche.

“Oui?”

Silence.

“Non.”

Silence.

“Oui.”

Silence.

“Non.”

Silence.

“Non.”

Silence.

“Non!”

Silence.

“Oui.”

Il raccroche. Il a l'air de réfléchir, ce qui ne semble pas faire partie de ses activités favorites.

“Vous êtes viré.”

Harold voudrait bien rentrer chez lui maintenant et prendre une aspirine.

“Vous feriez mieux de rentrer chez vous et de prendre une aspirine.”

\*

Une fois de plus, le bus est en retard. La circulation dans Londres est un monstre imprévisible qui ne s'inquiète pas des destins individuels, même pas quand ce destin s'appelle Harold. La pluie fait des heures supplémentaires et les gens qui attendent sous l'abribus se serrent les uns contre les autres dans l'intimité de ceux qui ne se connaissent pas. L'abri est assez grand pour vingt personnes. Harold est la vingt et unième. Son parapluie n'a pas résisté aux dernières bourrasques, plusieurs baleines sont pliées, disloquées ou tordues, dressées vers le ciel, mises à nu : un squelette, rien de plus. Des ruisseaux dévalent le long de sa nuque et forment des flaques dans ses chaussures qui produisent à chaque pas un clapotis spongieux. Il faudra des jours pour les faire sécher. La visibilité n'excède pas dix mètres et, même en ce début d'après-midi, la plupart des voitures ont déjà leurs feux allumés et guettent tels des prédateurs les possibilités d'échappatoire offertes à leurs passagers, qui conquièrent à coups de klaxon de petites ruelles pour filer, sortir de là. En arrière-plan, un snack diffuse sur les trottoirs des parfums envoûtants de graisse, et Harold est contraint d'éternuer. Le mouchoir qu'il a tiré de sa poche de pantalon droite n'a pas encore atteint ses narines qu'il est suffisamment imbibé d'eau pour remplir une baignoire si on en venait à l'essorer. Chômeur. Ce n'est

plus vraiment un péché de nos jours, plutôt un phénomène de société. N'est-ce pas ?

Le 31 arrive toussant et cahotant à son arrêt, les portes s'ouvrent dans un chuintement et Harold est croc-enjambé à l'intérieur du bus par la meute de ceux qui attendent. Il essaie de sortir de son porte-monnaie son Oyster Card, mais le chauffeur se contente d'agiter la main d'un air las, des gouttes de sueur ruissellent sur le front d'Harold et la meute qui monte dans le bus continue de le presser entre les rangées de corps humains. Chaque pas s'accompagne de grommellements et de grincements de dents, personne ne veut céder sa place, surtout pas ceux qui étaient là en premier, qui ont obtenu leur place au prix d'un dur combat et pour qui les nouveaux venus ne sont qu'objets de mépris. Profond.

Impossible d'espérer avoir une place assise sauf sous le coup d'une fièvre délirante, l'air est épais comme du beurre et les effluves d'entrejambes fleurissent dans sa moiteur. Quand le bus repart, les corps sont bringuebalés les uns contre les autres et une sueur poisseuse s'immisce dans les rangs de ceux qui ne se tiennent pas et perdent l'équilibre, effaçant alors de leur existence tout souvenir de ce qu'est l'amabilité. "J'aimerais bien être un kamikaze", marmonne à côté d'Harold une jeune femme vêtue d'une veste de survêtement gris flanelle et d'un bonnet à pompon rouge. Mais elle n'a pas de bombe sur elle, ni même de couteau de cuisine, rien qu'un anneau dans le nez.

*Prochain arrêt, Pembridge Road.*

La tension monte à chaque virage, aucune conversation ne se noue, les mots sont tout simplement de trop dans la boîte à sardines roulante pleine de

gens dont la peau a pris la couleur, grise, du temps. La montée et la descente des passagers tournent à la déclaration de guerre, au champ de mines émotionnel, un seul faux pas et tout est fini. Harold s'applique à ne regarder personne dans les yeux, à seulement balayer les visages du regard, à ne pas attirer l'attention, à percevoir les petits riens, à ne pas tomber. Allongée à demi-nue sur les genoux d'un monsieur d'un certain âge, Vanessa vante ses mérites en ces termes : "Maintenant, on riposte!" Quand le monsieur d'un certain âge remarque que la jeune kamikaze le scrute de son regard glacial, il retourne le *Daily Mirror* : "Un jeune de seize ans ouvre le feu dans une cantine scolaire bondée."

Harold tente d'apercevoir ses chaussures, achetées il y a moins de trois ans, daim marron, déjà un peu usées au niveau des coutures de devant, mais du reste très jolies.

*Prochain arrêt, Chepstow Road.*

Au fond du bus, un nourrisson qui annonce à grands cris une nouvelle poussée dentaire a bien de la chance que l'infanticide soit interdit par la loi. "Mais pourquoi?" demande un autocollant vert à côté du marteau de secours. Des barres d'immeubles défilent sous la pluie battante, une photo floue en guise de souvenir, rien ne perdure, rien que ce mouvement de toute chose, et toujours ces changements.

La matinée avait pourtant plutôt bien commencé, la lame de rasoir n'avait pas fait de fausse route, le café offrait un rapport idéal entre l'eau et le grain, et le rottweiler de Mr Rooney était terrassé par des crampes d'estomac. Harold était un véritable geyser de bonne humeur, encore un peu et il aurait même souri.